

LE
CHEVALIER ROBERT,

OUVRAGE POSTHUME

DU COMTE DE TRESSAN,

DÉDIÉ, AVEC PERMISSION,

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,
GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE
ST. JEAN DE JERUSALEM.

De l'Imprimerie d'A. DULAU et Co. et L. NARDINI,
N° 15, Poland Street.

~~2189~~
~~72~~



*Savant illustre, intrépide guerrier,
 Poète aimable, et galant romancier,
 Le compas de Newton, occupa sa jeunesse,
 Ses chants des Troubadours firent sa brillante
 De nos preux chevaliers, il porta les Français
 Smith leur vaillance, et d'opéra leurs exploits
 par M. l'abbé de Belle.*

V
84
HISTOIRE
DE ROBERT,

SURNOMMÉ LE BRAVE,

Ouvrage posthume de LOUIS-ELISABETH DE LAVERGNE, comte de Tressan, chevalier de l'Ordre royal et militaire de St. Louis, commandeur de l'Ordre de St. Lazare, lieutenant général des armées du roi, commandant du comté de Bitche et Lorraine Allemande, l'un des quarante de l'Académie Française, associé libre de celle des Sciences de Paris; de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, d'Edimbourg, de Nancy, de Montpellier, de Rouen, &c.

Dès l'âge de quinze ans je ne fus plus à moi;
Elevé dans la cour de mon auguste maître,
L'aimer et le servir fut ma suprême loi;
Tout François se doit moins qu'il ne doit à son Roi.

Epître du comte de Tressan à Voltaire.

3a
LXX

A LONDRES,

CHEZ A. DULAU ET Co. SOHO SQUARE.

M. DCCC.

A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,
GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE
ST. JEAN DE JERUSALEM.

SIRE,

ACCORDER un asile aux rois malheureux, faire trembler le crime jusqu'au milieu de ses plus étonnans succès, donner sans cesse l'exemple de tous les sentimens généreux, et relever avec une puissance qui n'a de supérieure à elle que celle du ciel, les étendards sacrés de ces illustres chevaliers dont sept siècles de gloire attestent la vaillance; telles sont les actions de VOTRE

MAJESTÉ IMPÉRIALE, dont l'Histoire saura consacrer le souvenir.

Un Roi de France a dit avec sublimité : si la bonne foi paroïssoit bannie de la terre, on la retrouveroit dans le cœur des Rois, et tout ce qui est fidele à la Religion, à l'honneur et à son Souverain, s'écrie avec une noble confiance : c'est dans le cœur de PAUL PREMIER, que toutes les vertus chevaleresques trouvent un appui vraiment digne d'elles.

SIRE, voilà mes titres, pour oser solliciter l'auguste protection de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, en faveur du dernier ouvrage de mon pere.

Il savoit à la fois écrire et combattre. Après avoir montré dans ses divers tableaux tout ce que peut le courage guidé par les sentimens les plus nobles, après avoir prouvé que l'honneur et la loyauté n'ont jamais d'inconstances, il a voulu se rendre encore utile, en employant ses derniers efforts, pour rappeler et faire aimer cet antique esprit

de chevalerie qui a toujours pris le ciel à témoin de toutes ses pensées, et qui ne s'est jamais cru le droit de composer avec ses devoirs.

Il a trouvé dans un titre d'une famille alliée de la sienne, une anecdote qui prouve que dans tous les temps, les véritables vertus ont suffi, pour élever jusqu'aux premiers rangs. Il n'a pu que l'écrire; il m'a laissé le soin de la publier; et j'assure à sa mémoire le plus grand honneur qu'elle puisse obtenir, en plaçant à la tête de son dernier ouvrage, le nom auguste du plus puissant Souverain et du premier chevalier de l'univers.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

*Le très-humble, très-obéissant
et très-respectueux Serviteur,*

L'ABBÉ DE TRESSAN.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE droit de louer ou de critiquer cet ouvrage ne peut appartenir à l'éditeur : il se bornera donc à dire les motifs qui l'ont fait écrire.

Le comte de Tressan, après avoir décrit dans ses écrits les cérémonies en usage pour armer les chevaliers, desiroit aussi faire connoître comment on parvenoit au rang et aux honneurs de la chevalerie, lorsqu'on n'y étoit pas en quelque sorte appelé par droit d'héritage. Il vouloit prouver que dans tous les temps, le vrai mérite et les belles actions ont suffi pour illustrer; et qu'en conséquence, les déclamations de l'obscurité médiocre et jalouse, sont aussi méprisables qu'elles sont injustes.

Il cherchoit un plan qui pût convenir à son but, lorsque le succès de ses extraits de chevalerie réveilla l'attention de l'un de ses parens, et lui rappella qu'il possédoit un titre de famille, que son langage très-ancien rendoit trop difficile à entendre. Ce fut en parcourant ce monument précieux, que le comte de Tressan trouva les événemens et les tableaux dont il avoit besoin. Il obtint la permission de remplacer par son style, celui très-simple, très-énergique, mais très-suranné du manuscrit. Il lui fut permis de le faire imprimer à la suite de ses œuvres, avec la condition expresse de laisser les noms inconnus. Fidele à sa parole, il n'a pas même indiqué les lettres initiales des principales familles qui paroissent dans cette anecdote; et l'éditeur regarde comme un devoir sacré d'imiter son silence.

Le comte de Tressan n'a jamais cessé d'employer la grace, la fraîcheur, et les ressources de son imagination, pour rap-

peller et faire aimer l'antique esprit de chevalerie. Vers la fin de sa carrière, il prévint avec une douleur extrême, qu'une véritable dégradation, et les malheurs les plus affreux, seroient les suites nécessaires de l'audace avec laquelle on attaquoit les principes les plus sacrés de la Religion et de l'honneur. Il s'effrayoit toujours, en voyant l'imbécille et funeste légèreté avec laquelle on tournoit en dérision les vertus à la fois si pures, si franches et si naïves de nos peres. C'est en se rappelant ses efforts, ses vœux et ses craintes, que l'on cessera de s'étonner, en le voyant préférer à son ancienne maniere d'écrire, un style presque aussi grave que celui de l'histoire. Il croyoit à l'existence de tous les sentimens chevaleresques: il est même juste de dire qu'il les éprouvoit, lorsqu'il joignoit à leur peinture les tableaux les plus rians et les plus aimables, des amours d'Amadis, de Galaor, de petit Jehan de Saintré et d'Ursino. Mais dans son der-

nier ouvrage, il sent le besoin de s'appuyer sur des faits historiques, pour faire encore aimer et pour rappeler des leçons qui malheureusement ne sont devenues que trop nécessaires.

ÉLOGE

DU COMTE DE TRESSAN,

*Par le Secrétaire perpétuel de l'Académie
royale des sciences. **

LOUIS-ÉLIZABETH DE LAVERGNE,
comte de Tressan, lieutenant général des
armées du roi, gouverneur du comté de
Bitche et Lorraine allemande, comman-
deur de l'ordre de St. Lazare, &c. l'un

(*) Cet éloge, extrait des mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, dans lequel l'auteur attache le plus grand prix à la fidélité pour ses souverains, reconnoît que les distinctions et prérogatives de la noblesse, sont un véritable patrimoine, dont les héritiers d'un nom doivent jouir; et dans lequel il s'éleve contre le fanatisme populaire, a été écrit par ce même

des quarante de l'Académie françoise, associé libre de celle des sciences de Paris; de la Société royale de Londres; des Académies d'Edimbourg, de Berlin, de Nancy, de Rouen, &c. &c. naquit au Mans, le 4 Novembre 1705, de François de Lavergne Tressan et de Magdelaine Brulart de Genlis.

La maison de Lavergne étoit établie en Languedoc, lorsque Simon de Monfort, à la tête d'une troupe de brigands, que l'amour du pillage et le fanatisme rassembloient sous sa bannière, vint ravager cette belle province.

Les Lavergne fideles à leur prince Raimond, comte de Toulouse, prirent avec

marquis de Condorcet, qui dès le commencement de la révolution, s'est déshonoré par tous les crimes. Exemple mémorable de l'inconséquence absurde et perfide, à laquelle les prétendus philosophes ont eu recours, lorsqu'ils ont voulu établir leurs systèmes destructeurs de toute religion, de toute gloire et de toute propriété. *Note de l'Editeur.*

lui la défense de son peuple; mais la férocité l'emporta sur le courage: des scélérats profiterent de cette occasion pour semer le trouble et la division, et plus de trois cents mille habitans furent la proie des soldats et des bourreaux, tandis que les biens de ceux qui avoient voulu les défendre, ainsi que leurs titres, devinrent la récompense de leurs assassins.

Les Lavergne abandonnerent leurs possessions et leur patrie. Un siècle après, un cardinal de Lavergne répara les maux faits à sa famille, et acheta les terres de Tressan et de Montbazin, dont deux branches ont depuis ce temps porté le nom.

Au seizième siècle, la branche de Tressan embrassa la religion réformée; et d'Aubigné rapporte qu'à la bataille de Jarnac, Lavergne, suivi de cinquante gentilshommes, dont vingt-cinq étoient ses neveux, défendit long-temps le prince de Condé blessé et abandonné de son armée. Quinze de ces beaux chevaliers y périrent,

la plupart des autres furent blessés et faits prisonniers.

Lavergne, ami de Coligni, le suivit au mariage de Henri IV; mais plus défiant que l'amiral, parce qu'on employoit moins d'artifice pour le tromper, il prévint la trahison que l'on tramoit contre son parti, il rassembla les gentilshommes qui l'avoient suivi à la guerre, arma ses domestiques, se précautionna contre une surprise, et au premier bruit du massacre, il fit monter sa troupe à cheval, chargea celle de ses meurtriers qui entouroient déjà sa maison, les dispersa et courut se réfugier dans ses terres.

Ainsi, par sa prudence et sa valeur, il sut échapper à cet attentat, dont on ne sauroit trop rappeler la mémoire, pour avertir les rois et les peuples qu'ils seront toujours menacés par les plus grands malheurs, lorsqu'ils n'auront pas la sagesse d'étouffer les premiers cris du fanatisme sous le poids du mépris et de la risée publique.